



HAL
open science

Dans le langage, il n'y a que du langage

Jean Robert Rakotomalala, Jean Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala, Jean Rakotomalala. Dans le langage, il n'y a que du langage. 2021. <hal-03206195>

HAL Id: hal-03206195

<https://hal.science/hal-03206195v1>

Preprint submitted on 23 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dans le langage, il n'y a que du langage

RAKOTOMALALA Jean Robert

Résumé : Derrière ce titre, nous voulons montrer que le langage n'a pas pour mission exclusive de nous renvoyer à des référents extralinguistiques comme s'il était une simple tautologie du réel. Au contraire, il est démontré que le monde n'est pas un référent ultime (GREIMAS, 1970, p. 52). Mais c'est surtout en pragmatique, sous la notion de « sui-référentialité » que le langage opère le sursis du réel au profit d'une intelligibilité narrative comprise comme la dimension cognitive du langage permettant d'affirmer que dans le langage, il n'y a que du langage. Notre analyse se fera en deux étapes : d'abord un bref rappel de ce qu'il faut entendre par énonciation hors de certaines mystifications ; ensuite une analyse de la fuite du réel à travers les actes de langage.

Mots clés : langage, référence, sursis du réel, narrativité, acte de langage.

Abstract: Behind this title, we want to show that language is not exclusively responsible for referring us to extralinguistic referents as if it were a simple tautology of reality. On the contrary, it has been shown that the world is not an ultimate reference (GREIMAS 1970, p. 52). But it is above all in pragmatics, under the notion of "sui-referentiality" that language operates the reprieve of reality in favor of a narrative intelligibility understood as the cognitive dimension of language to affirm that in language, there is only language.

Key words : language, reference, stay of reality, narrativity, act of language.

L'ÉNONCIATION

Rappelons brièvement que la position dominante de la pragmatique en science du langage lui provient de la considération que seule est pertinente la référence à l'énonciation. Ce terme d'énonciation a connu bien d'avatars à partir de sa base formulée pour la première fois ainsi :

L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. (BENVENISTE, 1970, p. 13)

De cette définition, nous retenons le paradoxe suivant : chaque individu exerce sa subjectivité dans l'emploi de la langue mais s'il veut être compris, il doit puiser dans l'objectivité de celle-ci, obtenue par convention. Un paradoxe illustré par (FREGE, 1976) dans la différence entre sens et dénotation mise en évidence par le fait que le même référent peut être atteint par plusieurs descriptions linguistiques.

Cette différence est déjà à l'œuvre dans la théorie linguistique saussurienne quand ce Genevois affirme que *dans la langue, il n'y a que des différences* (1982 [1972], p. 166) c'est-à-dire que cette différence n'est saisissable que dans une comparaison de formes puisque nous savons également depuis SAUSSURE que *la langue est une forme et non une substance*. (Ibid. p.169) Par ailleurs, nous savons que toute la glossématique a pour base cette prééminence de la forme pour donner naissance à l'affirmation radicale suivante :

Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque. (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

Autrement dit, il n'y a pas de différence sans point commun, c'est ce qui ressort clairement du concept de « différance » (avec un **a**), néologisme forgé par (DERRIDA, "La différance", 1968) pour nous dire que dès qu'une figure du monde est actualisée par un discours, elle projette comme horizon un devenir par lequel se joue une adjonction ou une suppression de propriété, et c'est le propre de la constitution de toute science au sein de ce qu'il est convenu d'appeler depuis GREIMAS, voire depuis ARISTOTE : « logique narrative » :

« Il s'agit de produire un nouveau concept d'écriture. On peut l'appeler *gramme* ou **différance**. Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun cas, un élément simple soit *présent* en lui-même et ne renvoie qu'à lui-même. Que ce soit dans l'ordre du discours parlé ou du discours écrit, aucun élément ne peut fonctionner comme signe sans renvoyer à un autre élément qui lui-même n'est pas présent. Cet enchaînement fait que chaque "élément" – phonème ou graphème – se constitue à partir de la trace en lui des autres éléments de la chaîne ou du système. (DERRIDA, Positions, 1987[1972], pp. 37-38)

C'est cela le fait d'énonciation, nous interdire qu'une forme ne renvoie qu'à elle-même. L'énonciation, en imprimant une forme au matériau linguistique détermine par cette forme elle-même l'acte de langage dérivé. Il importe peu que cet acte fasse l'objet d'une mention ou non dans la même énonciation. L'identification du préfixe performatif ou verbe parenthétique (Cf. (URMSON, 1952)) est à l'origine de la généralisation de la performativité à tous les énoncés.

En somme, nous pouvons déjà constater que le langage s'autonomise de son occasion selon cette perspective de système de renvois. En restant dans le domaine strict du récit, on s'aperçoit qu'un homme pauvre à l'initial devient un riche dans la situation finale. On peut nous objecter que dans la transformation narrative, il y a des situations stationnaires, nous n'en disconvenons pas du tout, mais cela n'empêche pas que la figure du pauvre ne saurait être intelligible sans l'horizon figuratif du riche vers lequel elle tend.

Du coup, on s'aperçoit que la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile devant cette intelligibilité narrative qui atteste que dans le langage, il n'y a que du langage, le référent n'est qu'un artefact. Il importe peu que ce soit un pauvre réel, ou un pauvre dans un récit, tous les deux déploient les mêmes figures.

Continuons cette quête de la prééminence du langage face au réel par un questionnement sur la forme.

Seule la forme est perceptible à nos sens, y compris le sens linguistique comme le suggère l'affirmation de HJELMSLEV à l'instant. Signaler à son interlocuteur que « la poubelle est pleine », ce n'est pas seulement décrire un état de chose que l'on appelle « affirmation », mais surtout suggérer qu'elle doit être vidée. Il nous faut nous arrêter un instant sur cette

imbrication d'actes de langage qui a fait l'objet de ce que KERBRAT-ORECCHIONI appelle « tropes illocutoires » :

(...) je vais ici revenir sur les arguments qui justifient une telle extension de la notion, en me limitant au seul cas du trope illocutoire, lequel n'est rien d'autre que le phénomène plus communément désigné sous l'étiquette d'« acte de langage indirect ». (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994, p. 57)

Il est devenu banal depuis la mise au point de la notion la face chez (GOFFMAN, 1984[1974]) prolongée en termes pragmatiques de « *face work* » par (BROWN & LEVINSON, 2000[1978]) qui est à la base du trope illocutoire. Appelons à notre tour « préservation de la face » la nécessité d'éviter d'affronter de manière directe les modifications du rapport interlocutif occasionnées par la parole sous peine de perdre la face. C'est ce risque qui fait que l'énonciation prenne la voie du trope illocutoire comme cela est illustré dans l'exemple suivant :

Mais enfin, imaginons qu'un garçon et une fille soient bons amis : ils se trouvent apparemment dans ce cas favorable. Pourtant, que l'un vient à « tomber » amoureux de l'autre, et la question du « je t'aime » va se poser douloureusement à lui (ou elle), à cause de l'augmentation considérable des enjeux qui accompagnent ce changement [...]. C'est la peur de cet ébranlement de sa propre identité qui conduit chacun à éviter la situation qui se noue dans l'illocutoire explicite (performatif) pour lui préférer l'implicite. (FLAHAULT, 1978, p. 51)

Autrement dit, la force illocutoire première est celle qui est présentée comme neutre et comme prétexte ou motivation de la parole alors que le véritable but pragmatique en est la dérivation. C'est de cette manière que se forme les tropes illocutoires sous la perspective de la préservation de la face parce que tout ce qui est dit explicitement peut être contredit :

Une autre origine possible du besoin d'implicite tient au fait que toute affirmation explicitée devient, par cela même, un thème de discussion possible. Tout ce qui est dit peut être contredit. De sorte qu'on ne saurait annoncer une opinion ou un désir, sans les désigner du même coup aux objections éventuelles des interlocuteurs. (DUCROT, 1972, p. 8)

La préservation de la face est un trait proprement humain dans la mesure où la conscience est également conscience de ce qui peut arriver. Si cette projection dans le futur se présente sous des aspects négatifs à cause de la parole, il s'ensuit une perte de la face. C'est pour lutter contre cette angoisse du futur que l'énonciation comme mise en forme individuelle de la langue prend une forme distanciée de la réalité pour exhiber la logique narrative qui s'y expose et qui s'y risque de telle manière que la catégorie du réel s'avanouit comme une question inutile.

En malgache ce sursis du réel est commenté par un dicton qui affiche un paradoxe : *Manontany mahita toy ny mpaka afo* [interroger ce que l'on voit comme celui qui prend du feu]. En effet, un individu qui se lève tard est conscient du retard énorme qu'il aura à vouloir allumer le feu par lui-même quand le matériau disponible couramment est le charbon de bois. Dès lors, en voyant un réchaud aux charbons déjà crépitant, de crainte de recevoir un refus

violent qui va lui faire perdre la face, il demande s'il y a du feu. De cette question totalement déconnectée de la réalité, il rejette la responsabilité de son désir chez le destinataire de la parole qui va décider de lui en offrant. Dans le cas où le destinataire se fâche en refusant catégoriquement de lui en donner, il peut protéger sa face en affirmant qu'il n'avait nullement l'intention d'en demander mais seulement de savoir.

Autrement dit, l'acte de langage s'appuie sur une opposition de forme qui peut être spécifiée ou non par un verbe parenthétique, mais le plus souvent la forme affichée masque le but pragmatique réel, c'est cela la préservation de la face : une fuite du réel. Il n'est pas inutile de développer l'opposition entre substance et forme dans une voie autre que celle entreprise par HJELMSLEV. Considérons d'abord cette opposition au niveau de l'expression (signifiant chez SAUSSURE) en empruntant la voie de la métaphore des hiéroglyphes égyptiens.

Les hiéroglyphes sont écrits sur des tablettes d'argile, mais il ne s'agit pas de graver des symboles phonétiques ou alphabétiques, mais des images approximatives d'éléments naturels tels un oiseau, une amphore, un poisson, etc. nous retenons donc que la substance est l'argile, mais l'argile ne peut avoir de sens qu'en vertu de la forme qui lui est donnée. Il en va de même du signifiant : la substance est le son mais c'est la forme imprimée par le chenal vocal à ce son qui permet d'identifier les unités de la seconde articulation ou les phonèmes. Nous constatons alors, au niveau du signifiant, une substance unique donne des formes multiples au nombre d'une vingtaine, en moyenne pour les langues.

Au niveau du contenu (signifié chez SAUSSURE), le même rapport existe, une substance peut se réaliser dans plusieurs formes, c'est même ainsi que la science se constitue : une mise en œuvre du général dans le particulier, ou pour reprendre une terminologie que nous devons à (PEIRCE, 1978) selon la tripartition du signe bien connue, la mise en application du *type* dans le *token*. Autrement dit, la science est une théorie qui peut s'appliquer à un dehors, mais jamais une synthèse de son objet.

Pour exemplifier cette science en tant que théorie et rien que de la théorie, nous pouvons faire référence au concept que NIETZSCHE définit à partir de l'oubli qui n'est pas une attitude psychologique mais la condition de la connaissance si l'on veut éviter que la mémoire ne soit submergée par une multitude d'éléments sans attache les uns aux autres et qui, de la sorte, bloquera toute possibilité de communication car prenant toujours le sujet au dépourvu, car il s'agirait d'un langage fait uniquement de Token :

Tout concept – naît dit Nietzsche – de la comparaison de choses qui ne sont pas équivalentes. S'il est certain qu'une feuille n'est jamais parfaitement égale à une autre, il est tout aussi certain que le concept de feuille se forme si on laisse tomber arbitrairement ces différences individuelles, en oubliant l'élément discriminant (DI CESARE, 1986, p. 98)

Autrement dit, le mot « feuille » est un type duquel découle la connaissance des feuilles réelles qui sont en nombre illimité, et en tant que théorie le type peut être falsifié parce que certains objets dénommés « feuille » s'écartent visiblement du type tout en

participant de lui. Deux cas d'écart suffisent ici. Le premier est observé dans les feuilles de palmier qui débordent visiblement de la définition du type parce qu'elles ne sont pas rattachées aux branches dont le palmier est dépourvu, en tout cas, en botanique, ces feuilles sont appelées « palmes ». Le second écart est dans la métaphore *in præsentia* qui nous donne « feuille de papier », et justement ; quand dans une salle de classe, le maître d'école dit « Prenez une feuille », aucun élève ne sort de la salle pour en cueillir une sur un arbre, car c'est cela la métaphore *in absentia*. Nous en concluons que dans le langage, la nomination n'est pas seulement ce qui permet le mouvement de la référence, mais elle est avant tout une construction du *type*, c'est-à-dire un mouvement cognitif, et tout le langage avec elle. C'est pour cette raison que NIETZSCHE qualifie l'homme d'animal métaphorique :

(...) cet instinct qui pousse à former des métaphores, cet instinct fondamental de l'homme dont on ne peut pas faire abstraction un seul instant, car on ferait abstraction de l'homme lui-même. (NIETZSCHE, 1873, p. 195)

Ce qui veut dire que le langage lui-même est un fait d'énonciation, il ne peut en être autrement comme le montre clairement le phénomène délocutif, revisité notamment par (DUCROT, *Analyses pragmatiques*, 1980) et (ANSCOMBRE, 1980). La délocutivité n'a pas une définition unique, une bonne partie des délocutifs est la conversion d'un acte physique en acte linguistique (RAKOTOMALALA, 2015). C'est donc un biais qui démontre la fuite du réel et qui montre que dans le langage, il n'y a que du langage. Prenons un exemple.

Le mot « merci » désigne à l'origine une faveur accordée que nous retrouvons dans l'expression « Dieu merci » ou dans l'expression « une lutte sans merci ». Très souvent, les croyants pensent que dans la première expression, il s'agit d'un remerciement adressé à Dieu, rien n'est plus faux, il s'agit au contraire d'une faveur que Dieu accorde à un individu comme de se sortir sain et sauf d'un accident grave, c'est-à-dire : une chose concrète. Dans le cadre religieux, le « merci » est une offrande en retour d'un bien acquis d'une divinité, c'est un contre-don. La délocutivité de l'expression intervient, quand dans la vie quotidienne, le bénéficiaire d'une faveur, n'a pas de présent en guise de contre-don, il lui suffit de dire « merci » pour s'acquitter en quelque sorte de sa dette et surtout pour témoigner de sa reconnaissance du bien reçu.

Bref, partout où le langage est abordé, on s'aperçoit que le langage n'est pas une tautologie du réel, mais un outil de connaissance qui nous permet d'organiser le réel selon un classement qui a pour but de rendre possible le fonctionnement cognitif. La fonction cognitive est bien dans le langage dans lequel se crée le *type* et non dans les choses. Si l'on ajoute que le monde objectif n'est pas un référent absolu (GREIMAS, 1970, p. 52), mais en y passant le langage s'engage dans une herméneutique dans laquelle s'expose une logique narrative ; on comprend parfaitement que dans le langage, il n'y a que du langage parce qu'il y a toujours sursis du réel au profit de la référence à l'énonciation dont la motivation est justement les actes de langage.

La linguistique nous fait croire qu'il existe une opposition radicale entre le nom commun et le nom propre en ce que ce dernier est de nature hapax, mais cette opposition n'est valable que du point de vue du *token*, elle n'est pas au niveau du *type* comme nous

pouvons constater dans le fait qu'il n'y a qu'un seul mot « feuille » dans la langue française en tant que *type*. Ce qui veut dire que l'unité de la première articulation, ou pour émonder le jargon, les noms communs et leur variantes, les verbes ou les adjectifs, n'admettent pas la répétition comme *type* tout autant que les noms propres.

Cette dernière remarque nous montre que le nom, avant tout, est un *type* dont le propre est de bloquer la référence au profit d'une dimension cognitive. C'est cette suspension de la référence dans le *type* qui fait que le langage est un système autonome mais qui peut s'appliquer à un dehors, de la même manière qu'en mathématique, les équations existent avant tout pour leur logique avant de s'appliquer à un dehors. C'est ce que l'on appelle « vérité analytique » par opposition à la « vérité synthétique » qui, elle, est au service de la dénotation.

Si dans la vérité synthétique, le test de la véridiction est dans la conformité de la sémantique au monde des objets ; en revanche dans la vérité analytique, c'est l'adéquation de l'appareillage linguistique qui constitue la réalité. La première vérité relève de la transparence du signe, et la seconde marque son opacité selon un brillant développement de (RECANATI, 1979)

Cette opacité du signe va nous permettre de prolonger l'autonomie du langage au sein de la pragmatique

FUITE DU RÉEL ET PRAGMATIQUE

Le biais par lequel URMSON intervient pour orienter la performativité vers sa généralisation à tous les énoncés est le refus de l'idée de phrase indépendante. Une phrase indépendante est privée de son préfixe performatif qui introduit la subjectivité dans le langage. En termes de grammaire, le préfixe performatif correspond, en gros, à la phrase principale de la structure conjonctive ; et ce que l'on entend par phrase indépendante est une subordonnée conjonctive dépourvue de sa phrase principale. Ainsi, la phrase :

1. *Cette fleur est violette*

(1) peut être converti en (2)

2. *Je constate que cette fleur est violette*

Cette plaisanterie nous permet de nous rendre compte que l'opposition entre le constatif et le performatif s'effondre jusqu'à sa terminologie puisque le verbe « constater » assume ici la fonction de préfixe performatif. Cependant, cette généralisation ne va pas de soi.

La faille de cette généralisation est mise en évidence chez (RECANATI, 1979) en ce qu'elle contrevient au principe d'exhaustivité sans pour autant que cet auteur s'est attaché à y remédier, il s'est contenté de signaler le problème et d'en prendre aussitôt congé. La correction de ce défaut d'exhaustivité se trouve chez (RAKOTOMALALA, Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique: exemple du français et du malgache, 2015) par l'introduction de la narrativité dans l'évaluation de l'illocutoire, une introduction affinée en

(RAKOTOMALALA, 2017) en termes de logique narrative selon l'exemple de l'affirmation comme acte de langage :

(...) Mais affirmer quelque chose a pour substance une logique narrative : celle de faire conjoindre le destinataire de l'affirmation à une information dont il est dépourvu avant l'énonciation. (RAKOTOMALALA, 2017, p. 10)

Ce qui veut dire très exactement que l'affirmation, notamment celle qui est dépourvue de préfixe performatif semble s'engager dans la vérité synthétique, auquel cas, le test de véridiction conclura l'énoncé de vrai ou de faux en fonction de sa correspondance avec le référent extralinguistique. Il n'en est pas toujours ainsi. L'affirmation en soi est déjà à déjà pour but pragmatique une modification du rapport interlocutif en posant le locuteur comme le détenteur d'une connaissance dont est disjointe le destinataire et l'énonciation vise justement à lui conjoindre cette connaissance. Il en va ainsi du rapport du prêtre à son peuple ou de l'enseignant à ses étudiants, de l'autorité à ses sujets ; bref, de celui qui affirme à son public.

La théorie de la typologie des textes les divise selon des critères de domination en explicatif, descriptif, argumentatif, narratif, etc. en oubliant un peu trop vite que le but pragmatique de tous ces types est de faire conjoindre au destinataire une explication, une description, un argument, une narration, etc. dont il est dépourvu avant l'énonciation. Ce qui revient à dire qu'il y a généralisation du narratif à tous les énoncés comme le soutient (ECO, 1985).

L'immense avantage de cette généralisation réside dans la suspension de la référence au profit de la logique narrative qui s'expose et se risque comme une transformation en termes de disjonction et de conjonction de propriété à propos d'un figure du monde. Il importe peu qu'Œdipe ait existé ou non, l'important est que son aventure met en place l'interdit de l'inceste par la seule autorité de l'énonciation et nullement du narrateur puisque le texte est anonyme.

Du coup, nous sommes libérés du terrorisme du verbe parenthétique qui peut venir à manquer tel le cas de l'insulte ou de la flatterie comme le signale (RECANATI, 1979). La flatterie s'effondre immédiatement si elle s'affiche comme telle. On ne peut pas avoir :

3. *Je te flatte que ta robe est jolie

Dire, au contraire, *ta robe est jolie*, est d'abord accomplir une affirmation et par dérivation illocutoire, c'est également « flatter » dont le mécanisme narratif consiste à mettre dans une bonne disposition le destinataire au bénéfice du flatteur, et au détriment de la réalité comme le scande si admirablement (De LAFONTAINE, 1820, p. 4) dans *Le corbeau et le renard*.

Ces considérations nous autorisent à comprendre que l'énonciation imprime la forme de l'énoncé par un acte individuel d'utilisation de la langue en fonction de buts pragmatiques que le sujet vise. Pour emprunter la voie de la métaphore, nous pouvons dire que la fabrication d'un outil est déterminée par l'action qui en dérivée ; il en est de même dans la fabrication

d'un énoncé que l'on appelle « énonciation » : l'énoncé produit par l'énonciation prend la forme permettant d'accomplir l'acte de langage dérivé de la même manière que dans la forme d'un outil sont inscrites toutes les actions dérivées.

Cette dernière remarque nous amène à préciser un peu plus la fuite du réel dans la mesure où nous sommes pris dans le spectacle linguistique.

Notre habitude linguistique nous fait croire que la langue a pour mission de rendre compte du réel. Il s'agit là d'une approche très partielle du phénomène de langue hors de l'énonciation. Nous retrouvons cette approximation dans la confection d'un dictionnaire monolingue. Ce sentiment linguistique de la langue comme tautologie du réel est renforcé par notre usage de dictionnaires illustrés comme le Larousse.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'un dictionnaire relève de langue et non du discours. La différence entre langue et discours est que la première est hors énonciation mais que le second n'existe que dans et par l'énonciation.

On définit toujours la langue comme une virtualité comme l'atteste la forme de son entrée : les noms communs sont dépourvus de déterminant avec seulement une indication de genre pour les langues qui en comportent, les verbes sont à l'infinitif à cause évidemment de l'absence du sujet. Par contre, dans un discours les noms sont présentés par un déterminant ; si celui-ci n'apparaît pas en surface comme dans les compléments de nom ou adnominaux du type « fer » dans *chemin de fer*, c'est qu'il est effacé par une règle syntaxique. Pareillement, dans un discours les verbes sont conjugués parce qu'ils sont pris en charge par un sujet ; s'il venait à prendre la forme infinitive, c'est parce que l'infinitif est la forme nominale du nom et peut prendre toutes positions nominales : sujet (*travailler est bon*), objet (*j'aime travailler*) et adnominal (*j'ai envie de travailler*).

Ce qui veut dire que le trait le plus important de l'énonciation est la subjectivité : le sujet d'énonciation convertit la virtualité de la langue en acte linguistique. Cette subjectivité se caractérise par la différence entre le *type* et le *token*

À la lumière de ce passage, nous voyons bien que le *token* est bien cette mise en fonctionnement du langage par un acte individuel d'utilisation. Dès lors, s'il est accepté que la pragmatique est une théorie de l'énonciation, la généralisation de la performativité à tous les énoncés se justifie aisément parce que l'idée de phrase indépendante, à l'origine du fourvoiement dans le constatif, est une pure attitude heuristique.

Tout d'abord, si l'on admet que c'est AUSTIN (1962 [1955]) qui s'est intéressé pour la première fois à la performativité dans le cadre d'une philosophie du langage, il n'en demeure pas moins que la fuite du réel est déjà présente dans l'ethnologie à travers l'observation de Brøsnilav MALINOWSKI (1923) qui atteste de la neutralisation du sens dans certaines communications, comme parler du temps qu'il fait, au profit d'un témoignage d'appartenance à la même transcendance horizontale, une forme de confirmation de l'appartenance au même aire géographique et soumis aux mêmes aléas climatiques. Cette ethnologue appelle ces

échanges qui n'ont rien à voir avec l'activité du moment « *communion phatique* » parce qu'ils ont pour but d'établir et de maintenir le contact.

Nous allons illustrer immédiatement cette communion phatique par un exemple. Dans le cadre de la préservation de la face, il sera inapproprié de passer devant une connaissance sans rien dire même si vous venez de le saluer dix minutes plutôt. L'attitude linguistique souvent tenue consiste à lui demander confirmation de ce qu'elle est visiblement en train de faire ; s'il est en train d'attendre le bus, on lui pose la question du type : « Vous attendez le bus ? »

Un autre exemple qui relève d'une autre sémiotique nous semble nécessaire pour expliquer comment s'opère cette fuite du réel. Un homme qui habite seul devant sortir un instant le soir, n'a pas toujours le courage de tout fermer. Alors, pour faire croire qu'il est toujours dans la maison, il laisse lumières et téléviseur allumés.

Ainsi, dans la mesure où l'énonciation vient de l'autre et que nous n'avons pas les moyens de tout vérifier, le langage s'autonomise et affiche sa cohérence en participant au *type* de telle manière que seule la forme est pertinente et nullement la substance qui ne peut pas avoir d'existence indépendante. Ainsi, pour une première illustration de la fuite du réel, il n'est que de nous référer aux termes d'adresse.

Le doyen est, d'une manière générale, le supérieur hiérarchique d'une faculté pour employer cette terminologie conservatrice. On va appeler que c'est cela la substance ou *type* qui peut se réaliser dans différentes formes, y comprise cette forme typique de la substance. On peut s'adresser au Doyen par son nom patronymique, par son prénom, par le nom de la discipline qu'il enseigne, par métonymie ; ou par le nom de la voiture dont il a l'habitude de conduire, ou encore par un tic verbal dont il est caractéristique, etc. ces différentes formes du type est un fait d'énonciation qui dépend de la subjectivité et possède chacune une force illocutoire propre allant du témoignage de respect à la familiarité.

En définitive, la thèse pragmatique est bien ce qu'en dit RECANATI : une référence à l'énonciation qui conduit à l'opacité du signe, désormais, un objet parmi les objets. Dès lors le signe opaque n'a pas pour fonction de nous fixer en lui, mais de renvoyer à d'autres signes selon la théorie des interprétants chez PEIRCE. C'est ce renvoi de signe à signes qui permet dire que dans le langage, il n'y a que du langage.

RÉFÉRENCES

- ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dériver avec moi?". Dans *Rhétoriques, Communications* (Vol. 16, pp. 61-123). Paris: Seuil.
- AUSTIN, J. L. (1962 [1955]). *How to do things with words*. Oxford: Clarendon Press.
- BENVENISTE, E. (1970). "L'appareil formel de l'énonciation". *Langages*(17), pp. 12 - 18.
- BROWN, P., & LEVINSON, S. C. (2000[1978]). *Politeness, some universals in language usage*. Cambridge: Cambridge University Press.

- De LAFONTAINE, J. (1820). *Fables de la Fontaine*. p.
- DERRIDA, J. (1968). "La différence". Dans P. Sous la Direction de SOLLERS, *Théorie d'ensemble* (pp. 41-65). Paris: Seuil.
- DERRIDA, J. (1987[1972]). *Positions*. Paris: éditions de Minuits.
- DI CESARE, D. (1986). "Langage, oubli, vérité dans la philosophie de Nietzsche. *Histoire Epistémologie Langage, Tome 8, Fascicule 1*, pp. 91-106.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principe de sémantique linguistique*. Paris: Herman.
- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- ECO, U. (1985). *L'Ector in fabula, ou la Coopération interprétative dans les textes littéraires*. Paris: Grasset.
- FLAHAULT, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Paris: Seuil.
- FREGE, G. (1976). Sens et dénotation. Dans A. REY, *Théorie du signe et du sens* (pp. 73-81). Paris: Klincksieck.
- GOFFMAN, E. (1984[1974]). *Les rites de l'interaction*. Paris: Editions du Minuit.
- GREIMAS, A. J. (1970). *Du sens, Essais de sémiotique, 1*. Paris: Seuil.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI. (1994). Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées. (persée, Éd.) *Langue française, 101*. Consulté le Janvier 12, 2011, sur <http://www.persee.fr>.
- MALINOWSKI, B. (1923). The problem meaning in primitive language. Dans C. K. OGDEN, & I. A. RICHARDS, *The meaning of meaning* (pp. 275-337). New York: Harcourt, Brace & World, Inc.
- NIETZSCHE, F. (1873). *Vérité et mensonge au sens extramoral, Livre du philosophe*. Paris: Aubier-Flammarion.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (G. Deledalle, Trad.) Paris: Seuil.
- RAKOTO, F. (1979). *La transparence et l'énonciation, Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, décembre 24). *Le saotsa (offrande) agir physique devenu agir linguistique*. Récupéré sur HAL Archives-ouvertes: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01248243>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 8). *Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique: exemple du français et du malgache*. Récupéré sur HAL: <tel-01238655>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2017, Août 26). *Pour introduire à la pragmatique*. Récupéré sur Hal: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01577641/document>
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, F. d. (1982 [1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- URMSON, J. O. (1952, Octobre 1er). Parenthetical verbs. *Mind, Oxford University Press*, pp. 480-496.

